

d'un parti puissant en Canada, intéressé à maintenir un état de choses qui mettait à leur disposition, les places, les honneurs et l'argent du peuple qui les supportait avec tant de patience. La Grande-Bretagne, tout en paraissant vouloir améliorer le sort du peuple canadien, ne pouvait se débarrasser des défiances qu'elle nourrissait à son égard, malgré le dévouement dont il venait de faire preuve, et trouvait mille moyens de retarder sans cesse l'octroi de cette constitution si nécessaire et si désirée.

Au milieu de toutes ces préoccupations, M. Dambourgès n'avait pas oublié son ancienne patrie. Il déplorait, avec bien d'autres, les doctrines funestes, les principes irréligieux et anarchiques qu'on répandait dans les masses sous les yeux du pouvoir endormi et corrompu. Les erreurs des philosophes et les excès des encyclopédistes jetaient sur la France un voile sombre, qui présageait de grands bouleversements et de terribles tempêtes. M. Dambourgès s'alarmait de ces symptômes précurseurs de décadence et de ruine. Et pendant que les gouvernements et les peuples cherchaient à éviter la contagion, et à se mettre à l'abri de l'orage, M. Dambourgès, quoique français, fut le premier à condamner et à repousser ces tendances funestes. Sa droiture et son bon sens lui en firent comprendre tout le danger, et il conserva toujours la confiance de tout le monde. Dans un relevé de milices de cette